Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 11

Artikel: Feuilles éparses (souvenirs militaires) [suite]
Autor: Moine, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343984

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Feuilles éparses

(souvenirs militaires)

(suite)

par le colonel EMG Virgile Moine

Grandes manœuvres, « pépins » et défilé

Les grandes manœuvres de division, dans l'entre-deux-guerres, événements rarissimes, se terminaient en feu d'artifice par un défilé final et voyaient affluer souvent plus de 50 000 spectateurs. Ce fut le cas à Bargen, en 1929, dans la plaine du Seeland où les six régiments de la 2e division, avec de nombreuses troupes spéciales se présentèrent pour la première fois en formation de compagnies en carré (12 hommes par rang). J'avais vécu le cours comme aide de camp (2e adjudant) du colonel Sunier, commandant de la brigade 5, un doux géant aux yeux de porcelaine, ancien chimiste devenu instructeur, clair, logique, sachant manger et dormir au moment opportun, engendrant autour de lui un climat de sérénité et de confiance. Il avait coutume de dire qu'après trois jours d'hostilité l'armée suisse serait hors de combat, victime de l'énervement, de l'excitation, du manque de sommeil et du travail irrationnel de ses chefs! « A la guerre, ménagez l'homme, la bête et le moteur! » Et j'appris beaucoup au contact de cet officier humain et loyal, poussé toujours par la foi du charbonnier et du soldat. Son officier d'état-major général, le major de Montmollin, futur chef de l'état-major général, en congé de l'école de guerre, nous orientait le soir, à bâtons rompus, sur les conceptions nouvelles de l'armée française. Entre cent souvenirs, je n'en pêcherai que deux: par une chaleur torride, je croisai, à l'ère des marches et contremarches, le bataillon 23, du Laufonnais, harassé, fourbu et stoïque, en plein Grand Marais, hommes et chevaux gris de poussière, casques, cils, sourcils, uniformes, souliers, harnais, entouré d'un halo qui lui donnait à distance l'image d'une troupe de légionnaires au Sahara. Lors de la concentration pour le défilé — un problème compliqué qui consiste à rassembler 20 000 hommes et 3000 à 4000 véhicules par quelques chemins sur un espace restreint — j'avais été chargé de contrôler, suivant un tableau-horaire, le passage de certaines formations

au pont de Walperswil. Tout fonctionnait comme un rouage d'horlogerie et le trafic — régiment, groupes, etc. — s'écoulait avec fluidité. Or, à 7 h. 30, le groupe d'artillerie 4, que j'attendais, était toujours invisible. Inquiet, à califourchon sur une moto, je me rendis au village de Walperswil. Vision de paix... Nonchalants, les artilleurs flânaient devant leurs cantonnements, jasaient, savouraient le repos du guerrier. Le commandant, en pyjama, sifflotait en se rasant. Quand je lui rappelai qu'il devait être au rassemblement du défilé, il me déclara, étonné, qu'il attendait un ordre, appela son adjudant. L'ordre gisait au fond d'une sabretache où le pauvre diable, rompu de fatigue, l'avait oublié. Jurons, alarme, et les trompettes retentirent aux quatre coins du village étonné. En dix minutes, hommes, chevaux harnachés, canons et caissons, tout s'ébranla au galop vers le pont où je réussis à glisser le groupe entre deux corps de troupe! Et nul ne s'aperçut, lors du défilé, du désarroi qu'avaient connu les fiers artilleurs qui recueillirent, comme les autres formations, les applaudissements des grappes humaines qui par milliers se pressaient à l'entour.

Hospitalité ajoulote

En 1930, j'étrennai comme jeune capitaine le commandement de la compagnie I/22, formée en majorité de soldats du vallon de la Trame, panachée de quelques Francs-Montagnards. Le régiment jurassien, pour la première fois depuis 1916, redécouvrait l'Ajoie, en avril, épanouie sous les vergers en fleurs. Tout éclatait en une symphonie de blanc, de rose et de vert et je retrouvais dans Porrentruy, ma cité, le même air de garnison qu'avait respiré mon adolescence. Nous étions cantonnés à Villars, un belvédère, et lorsque je traversais la ville, au pas de mon cheval, il me semblait que le temps s'était arrêté en 1916 et que j'étais le seul acteur à avoir vieilli: même décor, la Grand-Rue aux maisons serrées, les jouvencelles accoudées aux fenêtres jetant à la troupe des regards narquois ou provocants, la ribambelle de polissons suivant la compagnie comme un essaim de guêpes.

Et le dimanche, lors d'un défilé en ville après le culte, ce fut une apothéose. L'Ajoulot frondeur affirmait son fond cocardier et son attachement au régiment qui était « le sien ». Une communion que nul de ceux qui l'ont vécue ne pourra oublier.

Un incident comique: lors d'un exercice de nuit (les avant-postes classiques tous feux éteints barrant les routes) entre Bure et Courtedoux, recroquevillés sous nos toiles de tente, sous une pluie diluvienne, nous eûmes la visite du divisionnaire Guisan qui, après un entretien familier, ordonna le repli de la compagnie dans les granges proches. Et je vécus une scène de haute graisse grâce à ma connaissance du patois, langue crue et directe. Notre hôtesse de fortune, bonasse, énervée par cette invasion, était harcelée de questions par sa fille, une niaise dondon qu'excitait la présence de tant de mâles. Intriguée, elle demanda à sa mère, me désignant du doigt, à l'hilarité des quelques « Grecs » de la compagnie: « Tyu â-ce, ç'tu li? » Réponse brutale de la matrone: « Ç'na' pe po ton mouèr! » (Traduction: « Qui est-ce, celui-là? — Ce n'est pas pour ton nez! »)

Facéties d'artilleur — Service volontaire chez les landwehriens

Un gai souvenir! En 1931, un cours tactique infanterie - artillerie pour les officiers supérieurs et capitaines du régiment 9 et du groupe d'artillerie 6 (jurassien) s'était terminé par une agape que présidait le nouveau divisionnaire, Roger de Diesbach, pétulant et pétillant, d'une culture de fin lettré, aux manières d'un seigneur du Grand Siècle. On le disait galant, comme... le Vert Galant. A la fin du repas, le capitaine Riat, un artilleur jurassien dont les dons de prestidigitateur et de magicien tenaient du prodige, fut prié de démontrer ses talents. Il invita alors le divisionnaire à choisir mentalement quatre cartes de la même valeur. Un coup de poing, un coup de pouce et les... quatre dames se retrouvèrent ornant le postérieur de notre auguste chef! Hilarité générale. M. de Diesbach, grand seigneur, rit aux éclats en constatant qu'abondance de biens nuit! Et Riat le remercia en lui envoyant, on ne sait comment, les quatre as sortis magiquement du lot, expédiés en schrapnell à travers la salle pour se ficher sur la paroi, en forme de croix fédérale, derrière le divisionnaire!

Lors de l'inspection de ma compagnie, le divisionnaire me demanda à brûle-pourpoint, la landwehr — cette grande délaissée — étant appelée en service pour la première fois depuis 1918, si j'acceptais d'instruire une compagnie à titre volontaire. Et j'acceptai, ledit cours tombant

pendant mes vacances scolaires. Tous les soldats du régiment 9 âgés de 32 ans passaient dans le bataillon de landwehr 109 jusqu'à l'âge de 40 ans. Effectifs pléthoriques: 1900 hommes. Il fallait donc former deux bataillons d'instruction pour ledit cours. On me confia la compagnie I/109 B, d'hommes du vallon de Saint-Imier et de Bienne, presque tous chômeurs, y compris deux officiers sur trois, techniciens horlogers.

Vision d'entrée en service: presque un meeting en uniformes! La plupart des hommes, encore coiffés du képi de cuir bouilli, manquaient de certains effets d'équipement, usés ou disparus. Et les effectifs fondirent, car les malins, croyant qu'ils ne seraient plus astreints à un quelconque service, évitaient l'exemption depuis des années pour ne pas être assujettis à la taxe militaire. Résultat: 700 hommes durent être dispensés à l'entrée pour obésité, varices, hernies, diabète, insuffisance cardiaque, alcoolisme, toutes plaies issues d'une civilisation généreuse et surtout casanière. Incident comique: pendant les travaux de mobilisation, un soldat se présenta avec trois heures de retard, le képi de guingois et s'annonça en... italien. Un vingtaine de copains l'entouraient, curieux de l'incident. « Signor capitano, fuciliere Ceppi. » Bavard, sans se douter que je parlais l'italien, il me débita son boniment. Il ignorait les raisons de son incorporation au bataillon 109, habitait Bâle, parlait plutôt l'allemand, bien que Tessinois et désirait rentrer chez lui. En italien, du tac au tac, je lui posai moult questions et lui demandai... son livret de service. Il avait accompli jadis tout son service au bataillon 21! Sermon, apostrophe, et le brave Ceppi, tout penaud devant ses camarades, me déclara, en français: « Vous m'avez eu, je suis refait! » Et il accomplit son service avec le sourire...

J'avais quelque crainte à former des hommes dont j'étais le cadet. Nous fûmes rapidement une famille, seule unité à Küttigkofen, coquet village du Bucheggberg qui domine le vallon de la Limpach. Gymnastique dès l'aube dans la brume automnale; je la démontrais et la dirigeais pour l'ensemble de la compagnie. Commentaires toujours comiques: « Mes os craquent! — Mon ventre fout le camp! — Si ma femme et mes gosses me voyaient! » Et le travail au FM, technique, dans le terrain, le tir. Rien que des procédés nouveaux. Service intérieur facile parce que sans contrainte. Après quinze jours, ces landwehriens, suggestionnés au point de croire qu'ils surpassaient l'élite, étaient devenus une troupe solide, homogène, sérieuse, apte à des tâches défensives et statiques.

A la fin du service, je fus proposé pour le cours d'état-major général, qui impliquait un lourd sacrifice de temps et d'argent et qui déciderait de ma carrière militaire et, par contrecoup sans que je l'aie pressenti à ce moment-là, de mon avenir professionnel.

Crise de commandement et malaise dans les troupes jurassiennes

Nos soldats, sans souffrir d'un étroit cantonalisme, ont toujours manifesté quelque fierté à être commandés par des chefs de leur langue et de leur mentalité. Pendant longtemps, comme maintes autres régions de caractère agricole, le Jura fournit difficilement un contingent d'officiers. Il aura fallu la Première Guerre mondiale pour qu'on prenne conscience que, dans le domaine militaire aussi, la relève devait s'opérer dans le pays même, la ville de Bienne y compris, où se recrute une partie des cadres du Jura. Les colonels Cerf et Savoye, commandants successifs du régiment jurassien de 1920 à 1930, entretinrent cette tradition. Puis il y eut un vide — un interrègne — de cinq ans, occupé par deux régimentiers de l'Ancien Canton, brillamment qualifiés, ayant fait carrière dans les troupes jurassiennes et parlant le français avec aisance: le colonel de Wattewille, racé comme un vrai lord anglais, futur attaché militaire à Rome, puis le colonel Sulser, directeur d'école supérieure à Berne, excellent tacticien, un tantinet tâtillon et magister. Mais sans contact fréquent avec la vie militaire et sportive dans nos vallées, leur influence psychologique manquait de l'irradiation de leurs prédécesseurs. La troupe s'en rendait compte, les cadres surtout le ressentaient. En 1932, lors des manœuvres de la brigade 4, le régiment 8 (Neuchâtel) progressait en damiers sur les pentes nord du Chasseral et le régiment 9 (Jura) parallèlement par le Mont-Soleil en direction des hauteurs de Montoz - Pierre-Pertuis tenues par de coriaces Alémaniques. Une nuée de journalistes, arrivés comme des frelons dans le secteur, envoyaient aux journaux romands des articles dithyrambiques sur les Neuchâtelois: photos, titres à sensation, comptes rendus prolixes. Je me souviens d'un article intitulé: « Des lions conduits par un aigle (Borel). » Les « lions », c'étaient les Neuchâtelois! On ignorait les pauvres culs-terreux jurassiens. Il est vrai qu'à défaut du monde sélect des journalistes, nous avions la visite des officiers étrangers: un minuscule colonel italien caché sous une casquette

cadorna qui lui donnait à distance l'air d'un évêque coiffé d'une mitre, et deux colonels allemands portant poignard et qui s'intéressaient surtout à la liaison par signaux et par détachements de soudure entre les régiments 8 et 9 par le fond du vallon de Saint-Imier.

Ecœuré de la désinvolture avec laquelle on traitait le Jura militaire, j'écrivis un article dans le « Démocrate », intitulé: « Sac au dos », que j'ai conservé parce qu'il me valut plusieurs récriminations, notamment d'un apothicaire qui me poursuivit longtemps de sa vindicte. Ma conclusion: « Que tous les bourgeois, professeurs spéculatifs, industriels tranche-montagnes et pharmaciens ironistes comprennent une fois pour toutes que les propos de restaurant jaillis à l'heure de l'apéritif ou du café contribuent fortement à encourager ou décourager les jeunes dans la carrière des armes... »

Proche du peuple, peuple moi-même, je condamnais certain antimilitarisme bourgeois, pantouflard, égoïste, étouffeur d'élans juvéniles, plus dangereux que l'antimilitarisme populaire et fleur bleue qui s'évanouit à l'amorce d'un danger extérieur. Aujourd'hui, je ne renierais pas cette prose de jeunesse.

(A suivre) [1]

[1] *Note de la rédaction:* Une interruption provisoire de la publication des souvenirs militaires du colonel EMG Virgile Moine va se produire ici. Mais l'auteur de cette série si appréciée de nombreux lecteurs en reprendra sous peu la diffusion. Qu'il soit ici vivement remercié de sa précieuse collaboration.